

# ouvailles

core un gouffre sous ses pieds. Catholique pratiquante, elle s'accroche à sa foi, à la promesse des retrouvailles dans un autre monde. « J'ai prié, prié. Cela m'a aidée à tenir. »

À Bordeaux, elle appartient à un groupe de paroissiens attachés à la cathédrale qui partent de temps à autre en retraite. Notamment à Paray-le-Monial, en Bourgogne. En 2008, c'est là qu'elle croise par hasard une compatriote. L'occasion d'évoquer leurs malheurs réciproques.

Et soudain, au détour de la conversation, telles des silhouettes émergeant de la brume, les visages des siens se dessinent. « Son frère avait séjourné au Togo. Elle m'a dit qu'il avait rencontré à Lomé un père qui vivait avec ses trois enfants après avoir perdu sa femme au Congo. ... Ils étaient vivants ! »

Le bonheur est à portée de main, à l'autre bout du téléphone, derrière l'écran de l'ordinateur qu'elle leur enverra bientôt pour qu'ils installent Skype. « La première fois qu'on s'est vus, on a fait que pleurer. » Mais comment pourraient-ils alors imaginer que sept ans vont encore s'écouler avant qu'ils puissent s'étreindre ?

N'ayant pas obtenu en France le statut de réfugiée, Catherine Nyandwi ne peut prétendre au fameux « document de voyage », l'équivalent du passeport. Sans papiers, le Togo refuse de la laisser rentrer. Reste le regroupement familial. Déposée en 2009, sa demande est finalement acceptée par le préfet de la Gironde un an plus tard. Léopold, son mari, et deux de ses trois enfants mineurs sollicitent aussitôt un visa.

## Administration inhumaine

Leur état civil a été reconstitué par les autorités togolaises, un jugement d'un tribunal rwandais authentifié par l'ambassade de France à Kigali atteste le mariage des époux. Rien n'y fait. « Le ministère de l'Intérieur a considéré que leurs papiers étaient faux ! », s'insurge André Texier. L'enquête est manifestement bâclée.

Le diplomate de l'ambassade de France à Lomé qui signe la lettre de refus reproche à Catherine Nyandwi « de ne pas apporter la preuve qu'elle entretiendrait ou maintiendrait des relations étroites et régulières avec ses enfants allégués depuis son départ du Togo, le 16 février 2006. » On croit rêver. Elle n'a jamais mis les pieds dans ce pays. L'Église protestante ne lâche pas les Nyandwi. Commission de recours, tribunal administratif... Le dossier s'enlise dans les sables de la procédure. Trois années supplémentaires s'éti-



Vedaste, sous le regard de son père Léopold

rent. À Bordeaux, Catherine multiplie les heures de nettoyage pour aider les siens. Voyant un peu d'argent arriver, leur logeur à Lomé en profite pour doubler le loyer.

En 2013, Léopold est subitement convoqué à l'ambassade. La France lui délivre enfin un visa, mais le refuse à ses trois enfants devenus majeurs. Nouveau déchirement. Ils voient leur père partir après toutes ces années où ils ont cru que leur mère les avait oubliés. Catherine Nyandwi et André Texier ont longtemps hésité sur la conduite à tenir. Si Léopold Nyandwi reste à Lomé en attendant que ses enfants puissent venir avec lui, les portes s'ouvriront-elles de nouveau ? Cette décision difficile à prendre se révélera finalement la bonne.

## « Nouveau déchirement, ils voient leur père partir après toutes ces années où ils ont cru que leur mère les avait abandonnés »

Sur une idée astucieuse de l'avocat girondin, M<sup>e</sup> Paul Cesso, Marie-Claire et Vedaste, mineurs au moment de la demande de regroupement familial, engagent à distance une procédure en reconnaissance de maternité devant le tribunal de grande instance de Bordeaux. Les juges ordonnent alors des tests ADN. Au Togo, l'expertise génétique, réalisée sous le contrôle de l'ambassade, se révèle concluante. Le ministère de l'Intérieur soutenait jusqu'alors que rien ne prouvait que ces enfants étaient ceux de Catherine Nyandwi. Sa position devient intenable. Au printemps, le tribunal administratif de Nantes, seul compétent pour ce type de contentieux, constate la filiation et abaisse enfin le pont-levis.

Seul l'ainé, Jean-Paul, est resté au Togo. « Cela serait une juste compensation à toutes les misères qu'ils leur ont faites de lui permettre de les rejoindre », s'exclame André Texier. Et cela ne devrait pas être une charge pour les finances publiques. Les Nyandwi, qui rêvent d'obtenir la nationalité française, ne sont pas du genre à quémander ou à chasser les allocations. Comme sa femme, Léopold s'est mis lui aussi à faire des ménages.



Pendant dix ans, André Texier a été d'une aide précieuse pour Catherine Nyandwi.

## LES LIVRES DE LA SEMAINE

# Le singe devenu dieu

## « SAPIENS » Traduit en français, le best-seller de Yuval Harari récapitule avec brio l'évolution humaine

Raconter en 500 pages l'histoire de l'évolution humaine depuis l'émergence d'Homo sapiens jusqu'à l'aube de notre troisième millénaire ? L'entreprise peut sembler a priori infaisable ou arbitraire. Yuval Noah Harari a pourtant réussi un tour de force. Son « Sapiens », sorti il y a trois ans en hébreu – ce quadra enseigne l'histoire à l'université hébraïque de Jérusalem –, est devenu un phénomène d'édition : traduit en 30 langues, il a bénéficié de la caisse de résonance planétaire du blog de Mark Zuckerberg.

Que le jeune fondateur de Facebook fasse votre pub n'est pas en soi un gage de qualité, mais avouons que la synthèse du jeune historien israélien, servie par un style direct et imagé, est brillante et par ailleurs décoiffante. Elle raconte l'histoire d'un singe pas tout à fait comme les autres, devenu en quelques millénaires un quasi-dieu par le miracle de trois révolutions majeures : la cognitive, l'agricole et la scientifique. Sa réussite, que ses aptitudes de base ne laissaient pas prévoir, est si incroyable que, en franchissant les limites de sa propre espèce, Sapiens remet en question le monde qui l'entoure... ou ce qu'il en reste.

## Coopération à grande échelle

Quelles sont les clés du fabuleux parcours qui a fait de lui à la fois un demiurge et un super-prédateur ? La plus décisive, explique Harari, est d'avoir trouvé le moyen de faire coopérer les individus à grande échelle. Alors que les premiers hommes fondent leur survie sur la solidarité de petits groupes où chacun connaît chacun, Sapiens invente des récits (mythes, légendes) qui cimentent des groupes bien plus vastes. Ce changement aux conséquences incalculables a permis de bâtir aussi bien des empires que des grandes



Un singe devenu presque dieu par les promesses à la Frankenstein d'interconnexion du cerveau et de l'ordinateur sait-il où il va ? PHOTO PHILIPPE MERLE, AFP

religions ou des entreprises capitalistes. Et, de façon inéluctable, ce processus conduit à l'unification de l'humanité.

L'invention de l'écriture, décrite avec brio, est un autre virage décisif. En permettant le stockage massif d'informations, elle affranchit de la pure mémoire, ouvrant d'incommensurables horizons. La naissance de la monnaie, dont Harari fait le récit imagé, ouvre de façon aussi stupéfiante le champ des échanges, encore démultiplié quand l'invention du crédit permet à Sapiens de créer les activités d'aujourd'hui en spéculant sur les produits de demain.

Ces révolutions qui s'enchaînent donnent le vertige, et c'est là que le livre interpelle. La révolution agricole, par exemple, est-elle un succès ? Si on se fonde sur l'aspect matériel (production de nourriture, expansion démographique), c'est une évidence, mais Harari insiste sur l'assujettissement de l'espèce humaine à des travaux épuisants et à une vie sociale lourde d'inconvénients (violence, inégalités, épidémies, asservissement du monde animal...). À tel point qu'on peut se

demander si ce n'est pas le blé qui a domestiqué l'homme...

## Le monde de Frankenstein

L'auteur insiste : ne confondons pas réussite de l'espèce et bonheur des individus. Car, si les gènes de Sapiens ont prospéré, c'est aux dépens de ce qui faisait la grandeur des chasseurs-cueilleurs d'avant le néolithique : la capacité à vivre en symbiose avec la nature et ses limites mais aussi les aptitudes individuelles de l'espèce humaine.

Or voilà longtemps que celle-ci a échangé ce schéma ancien contre une puissance collective devenue aussi effrayante que grandiose. En évoquant la révolution scientifique et technique qui se déroule sous nos yeux, l'auteur ne cache pas un certain désarroi : ce singe devenu presque dieu par les promesses à la Frankenstein d'interconnexion du cerveau et de l'ordinateur sait-il où il va ? Tout le problème de l'évolution à venir est là.

**Christophe Lucet**  
c.lucet@sudouest.fr

« Sapiens », de Yuval Noah Harari, éd. Albin Michel, 505 p., 22,90 €.

# Aux origines de la V<sup>e</sup> République

## POLITIQUE Michel Winock a exhumé sa chronique des années 1960-1970, de De Gaulle à Mitterrand

Brut de décoffrage. C'est ainsi que Michel Winock nous présente ses carnets politiques, puisés au fond de ses tiroirs et publiés sans retouches. Du coup, la fraîcheur de l'époque nous parvient, celle des débuts de la V<sup>e</sup> République.

Winock les a souvent arpentés en historien, mais c'est d'histoire immédiate qu'il s'agit ici, les événements tels que les voyait et les ressentait un jeune militant de la gauche de la gauche, à l'aube de sa carrière universitaire.

La grande stature du Général oc-



L'historien Michel Winock. AFP

cupe alors l'espace déserté par l'agonie de la IV<sup>e</sup> République, minée par la guerre d'Algérie. Le communisme exerce son empire sur la scène intellectuelle et la primauté à gauche. Et le jeune diariste se passionne.

Il raconte la politique, la vie des

idées, des éditeurs, des revues, participant à la création d'une d'entre elles, « L'Histoire », toujours bien vivante. Il narre la vie universitaire avec Mai 68 qui se profile. La société change, la gauche se recompose et entame sa longue marche vers le pouvoir. Lorsque François Mitterrand accède à l'Élysée, la riche page de la République gaullienne s'efface.

On sait gré à l'auteur de nous restituer des lignes qu'il aurait été tenté aujourd'hui de corriger ou récuser. Car en s'en abstenant, il nous fait sentir l'air et le grain de cette période révolue mais fondatrice.

**C. L.**

« Journal politique. La République gaullienne 1958-1981 », de Michel Winock, éd. Thierry Marchaisse, 496 p., 25 €.